



Dimanche le 06 mars 2016
2 Corinthiens 1, 3-7
Frédéric Gangloff
Lingolsheim

Réactions

- Laetare : « Réjouissez-vous ! ». Au premier abord, c'est plutôt la grosse déprime au niveau de ce passage... Car, à part souffrir et être réconforté, on se demande à quoi cela sert-il de vivre ?
- De plus, cela me fait une « belle jambe » de savoir que Paul a été réconforté jadis, ainsi que les Corinthiens (éventuellement); mais qu'est-ce que cela change pour moi ?
- Dans ce dialogue, c'est comme dirait Elie Kakou : « *De nous à vous...* » Cela ressemble à une histoire d'amour entre Paul et les Corinthiens. Je me demande si ce n'est pas un peu du voyeurisme que de lire le « courrier du cœur » des autres ?
- Ce n'est pas un peu « la dernière passion de Paul » qui se joue ici, au détriment de la « dernière passion du Christ » ?

Contexte

L'ensemble des épîtres aux corinthiens représente une part substantielle de l'œuvre de Paul. D'après les exégètes, toute sa correspondance avec l'Eglise de Corinthe ne semble pas nous être parvenue. L'apôtre aurait écrit au moins 4 fois aux mêmes destinataires. La première lettre que nous connaissons serait en fait la 2^{ème}. Et la seconde serait la dernière. Ce qui explique le ton intimiste et passionné. Paul s'adresse à une Eglise qu'il a fondée au cours de son 2^{ème} voyage missionnaire. C'est, en quelque sorte, son « bébé »...

Il écrit peut-être d'Ephèse vers l'an 55 suite aux « nouvelles » que l'apôtre reçoit des Corinthiens par l'intermédiaire des 'gens de Chloé' qui rapportent toutes les tensions et les dissensions qui secouent et menacent la jeune église. Il est vrai que la tentation est grande de se laisser happer par la ville et ses charmes... Du temps de Paul, cette cité était avec ses 7 à 8 000 habitants, la plus prospère des cités grecques. 2 ports en assuraient le rayonnement. La prospérité fit aussi de Corinthe une capitale du plaisir. La deuxième épître est la plus autobiographique des lettres de l'apôtre. On y découvre la vie mouvementée du « missionnaire » Paul au prise avec les aléas de sa condition : flagellations par les romains, par les juifs, naufrages, maladies, abandons, solitude, dépression, emprisonnement... Une idée parcourt l'épître entière : la condition de la vie de l'Esprit, c'est un processus de mort de l'individu. Car le « missionnaire » est sans cesse menacé de

mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle. Ainsi en Paul, c'est la mort qui est à l'œuvre, mais dans les Corinthiens, c'est la vie ; Paul fait la démonstration à partir de son expérience de souffrance.

Éléments de lecture

- V. 3 : Le terme de bénir (selon la Septante) est souvent utilisé en relation avec l'homme qui bénit Dieu. Il décrit aussi une périphrase du nom de Dieu (i.e., "Le Béni"). Paul utilise ce terme comme se rapportant au Père en Rm 1:25; 9:5; (II Cor. 1:3; 11:31; and Ep. 1:3 : Père du Seigneur Jésus-Christ).
- *Oiktirmon* (miséricordes) : sentir ou exprimer un sens de pitié ou de compassion vis-à-vis de la condition d'une autre personne (cf. 1:3,4-6; Rm 12:1),
- Ce terme, *parakleseos*, sous ses multiples formes, est utilisé dix fois dans les versets 3-11. Dans les chapitres 1-9, il est employé vingt-cinq fois. Le mot signifie "appeler à se tenir à côté de soi." Il a été souvent interprété dans un sens juridique en parlant d'un avocat qui apporte assistance, confort, et les conseils judiciaires à l'accusé...
- V. 4 : Le terme, affliction (*thlipsis*), signifie étymologiquement "presser ou écraser" mais dans un sens métaphorique peut aussi désigner un trauma (cf. 4:8; 7:5) physique (cf. 1:6) ou émotionnel (cf. 2:4; 11:28). Si ce terme est surtout destiné au croyant, le Christ lui, est en proie à de véritables « souffrances » (*pathemata*) peut-être liées à sa passion. Ce n'est qu'au v. 6 que Paul fait un parallèle entre ces « souffrances » du Christ et celles du croyant.
- V. 5 : Le style littéraire de Paul en II Corinthiens peut être illustré par son utilisation du mot « abondance » par ailleurs. *Perissos* : excessive, superflu (cf. 2:7; 9:1) 2. *Perissoter* : extrême, beaucoup plus encore (cf. 2:4; 7:13) 3. *Perisseu* : abondant, supérieur (cf. 1:5; 3:9; 4:15; 8:2; 9:8) 4. *Perissôma* : abondance (cf. 8:13,14) 5. *Perisseia* : abondance (cf. 8:2; 10:15)
- V. 6 : Puisque la consolation est liée au salut, il semble que cela s'applique au sens vétérotestamentaire du terme *soterias*, qui signifie une véritable délivrance physique.
- V. 7 : L'espérance de Paul "est ferme", "inébranlable", "garantie". Ce même terme (*bebaios*) est utilisé dans I Cor. 1:8 et II Cor. 1:21.

Éléments de commentaire

A noter que l'ensemble de cette démonstration débute bien, et cela me semble fondamental, par une prière de louange. Les titres attribués à Dieu ont été soigneusement sélectionnés pour entrer dans la thématique de la compassion. Ce Dieu est, il faut le rappeler : 1. Père de Jésus; 2. Il est le Père de toute miséricorde, mettant en valeur la formule de l'AT affirmant un Dieu miséricordieux et lent à la colère; 3. Il est le Dieu des consolations cher aux deutéro et trito Esaïe ! La prière d'actions de grâces est ici formulée à l'intention de Dieu et non prioritairement aux destinataires de la lettre. Il est bien question de YHWH, celui qui s'est révélé dans l'histoire du Salut de son peuple et qui ne cesse de l'encourager et de le consoler à travers le don de l'Esprit. Esprit multifonctionnel, puisqu'il : exhorte ; console ;

fait preuve de compassion ; appelle ; implore ; supplie ; demande... Il y a, au moins, deux raisons évoquées dans ce contexte qui tentent d'expliquer pourquoi les chrétiens souffrent: (1) afin qu'ils consolent les autres, v. 4 et (2) pour nous aider à ne pas dépendre de nous – mêmes, mais de Dieu, v. 9. Les croyants, comme les autres, vivent dans le monde. Des malheurs les touchent, certains inévitables, tandis que d'autres sont l'émanation d'un mal personnel... Sont-ils pour autant envoyés par Dieu pour forger notre maturité et ministère ?

Il est très difficile, dans ce passage, de savoir précisément à qui Paul se réfère en utilisant les pronoms personnels pluriels, "nous," et "notre." Il peut se référer à (1) lui –même uniquement; (2) lui et son équipe de mission; (3) lui et d'autres Apôtres; ou (4) tous les croyants. Peut-être même à Jésus et lui-même ? Le contexte ne permet pas de le déterminer avec certitude comme ici. Les détresses et tribulations dont il est question, regroupent autant les problèmes personnels, souffrances, le mal en général, que le mal causé par les non-croyants et celui de la fin des temps. Les croyants participeraient, à travers la mort et la résurrection du Christ, aussi à sa douleur et affliction dès maintenant. Pour tenir le coup, le croyant doit se souvenir de ce que Dieu a fait pour lui. Cela se mesure toujours en termes de "surabondance," et "d'extravagance,"... Plus les chrétiens seront affligés, plus le salut sera abondant... Plus ils seront capables de... Pour Paul cela implique "une résistance active, immuable, volontaire," qui n'est produite que par les souffrances occasionnées par l'évangile cru, vécu, et proclamé. Il y a une association dans les écrits de Paul entre l'espoir" (cf. v. 7) et la "l'endurance patiente " (cf. Rm 5:3-5; 8:25; 15:4-5; et I The. 1:3; I Tim. 6:11). Cette espoir repose sur ce qui est sûr, certain, sur lequel l'on peut compter (cf. Rm 4:16; II Cor. 1:7; Hé. 2:20; 3:6,14; 6:19; II Pi. 1:10,19). Un processus fiable qui a été établi, une garantie de l'accomplissement des promesses de Dieu!

Quelques idées pour la prédication

Que de bénédictions...

Avant de se précipiter sur la thématique de la souffrance et de la consolation, cela vaut la peine de passer un peu de temps sur le v. 3, sans lequel, la fin ne serait pas possible. Ainsi, avant de nous apitoyer sur le sort du monde, et le nôtre, faisons place à un moment de louange et de reconnaissance pour tout ce que le Père compatissant et le Dieu de toute consolation a fait pour nous. Cela peut être effectué sur le ton de l'humour (rien de plus sérieux) pour un moment d'introspection :

- Béni soit le Père compatissant pour nos habits qui nous serrent un peu. Par exemple, mon costume de mariage dans lequel je ne rentre plus. Cela veut dire que je suis bien nourri et que mon épouse est un véritable cordon bleu. Inversement, pour celles et ceux qui maigrissent, ils (elles) peuvent aussi rendre grâce pour leur partenaire qui prend si bien soin de leur ligne...
- Béni soit le Dieu de toute consolation qui saura me consoler de tous les impôts que je dois payer et peut-être de mes infractions routières. Cela veut dire que j'ai encore assez d'argent pour vivre correctement et le partager. J'ai même une voiture pour me déplacer...

- Béni soit le Père compatissant qui compatit à ma douleur (de mon mal de tête ?) lorsque je dois nettoyer et ranger chez moi après une fête. Cela veut dire que j'ai encore des amis qui viennent me voir...
- Béni soit le Dieu de consolation qui saura me soutenir dans mes courbatures et rhumatismes. Car cela voudra dire que je suis encore en état de faire du sport et de me déplacer sur mes deux jambes...
- Béni soit le Père compatissant qui est avec moi lorsque je me plains de tout, que je râle contre le gouvernement, l'Église, la société... Cela veut dire que je vis encore dans une démocratie qu'il me faut maintenir envers et contre tout...
- Béni soit le Dieu de consolation qui saura bien me réveiller, lorsque je suis tranquillement assis devant ma télé et que je vois toutes les souffrances et les tribulations des autres, en direct... L'on peut continuer ainsi avec d'autres exemples, mais le principal est d'avoir un moment de lucidité et de reconnaissance avant de se lâcher sur la suite du texte...

Que d'interrogations...

Comme lors des réactions, ce passage évoque pour moi une série de questions qui ne vont de soi. C'est pourquoi, je me propose de les intégrer dans le message pour que l'auditeur puisse cheminer avec, en espérant qu'il sera compatissant et miséricordieux à mon égard :

- Je me demande s'il n'y a pas ici chez Paul quelque chose qui relève de la fameuse méthode Coué. Suffit-il de répéter à satiété la thématique de la consolation avec tous ses dérivés pour s'en convaincre ? Revenir à la charge dans les cultes ou dans les enterrements avec ce type de raisonnement, n'est-ce pas d'une certaine manière cautionner un certain langage qui prétend qu'il faut souffrir ici, mais que cela ira mieux là-haut et demain, Inch Allah ! De même, si je « braille » du haut de la chaire : « Réjouissez-vous » ; il y a de fortes chances que je sois complètement à côté de la plaque. On se dira une fois de plus, ces pasteurs vivent comme des privilégiés, ils ne vivent pas dans le monde... On aura peut-être raison, sauf si nous nous trompons dans l'objet de nos réjouissances... Il est vrai que chacun et chacune d'entre nous se réjouit différemment...
- Je me demande si Paul ne se prend pas un peu trop au jeu ? Déjà qu'il est difficile de comprendre qui ou quoi il entend par nous ? Il est tout aussi malaisé de déterminer qui/quoi, il entend par vous ? De même, en quoi la consolation que nous recevons – si telle est le cas – pourrait-elle nous aider à consoler ceux qui sont dans la détresse ? Cela veut-il dire que ceux qui sont épargnés par les blessures de la vie ne pourront jamais consoler les autres ? De même, dans le verset 6, Paul se prend-il pour le bouc émissaire qui porte sur lui les afflictions de la communauté de Corinthe, en une forme de rédemption, du style, plus je souffre, plus vous allez être consolés. A force de chercher un sens dans ses souffrances, Paul n'est-il pas en train de les mettre en avant, comme le passage obligé par lequel doit passer tout bon chrétien ?
- Sommes-nous déterminés à être et à faire comme Paul ? Au contraire, les récits bibliques ne foisonnent-ils pas de contre-exemples par les destins de personnages marginaux, non conditionnés, libres et qui ne sont pas enfermés dans des modèles qu'il faudrait répéter et imiter. D'ailleurs, la répétition au théâtre n'est nullement un simple apprentissage, c'est un

processus de récréation qui conduit à toujours re-jouer la pièce de manière neuve...

- Là où il y a une entrée fructueuse c'est plutôt du côté de l'individu réconcilié devant Dieu. Commencer à s'accepter tel quel ! Que de chemin à parcourir pour cela et que d'humilité, à reconnaître que je suis d'abord un serviteur inutile. Ce qui ne veut pas dire que je ne peux pas annoncer et partager l'espérance de la grâce de Dieu qui vient souvent à contretemps nous surprendre. Et pour cela j'ai plus que jamais besoin de cet esprit de consolation qui vient m'assister dans ces moments où souvent je ne peux rien dire, ni faire, sinon d'être avec et de souffrir avec... A une société culpabilisée, accablée, acculée, seul un message de consolation peut apporter une autre issue. Un chemin qui n'est pas bardé de certitude et où tout n'est pas automatique, comme les solutions radicales préconisées par de nombreux groupes chrétiens. Autant il est vrai que seuls les « fêlés » peuvent laisser passer la lumière...
- A ceux qui auraient encore besoin de matière voici un texte de Paul Baudiquey, proche de la conception Paulinienne, intitulé « **Qui serions-nous...Sans nos blessures ?** » :

Quoi qu'on en dise, il est plus difficile de croire en soi que de croire en Dieu. Et peut-on prétendre croire en Dieu, sans croire en soi, si peu que ce soit ! Là est le vrai débat : s'accepter, s'aimer humblement et fermement soi-même...Il est si courant de se mal supporter, voire même de se détester. Si nous étions frères...Nous saurions respecter la difficulté des autres à s'aimer eux-mêmes ; Nous serions sans dureté et sans arrières pensées devant des échecs qui ont aussi le visage d'un inviolable et douloureux secret. Nous saurions respecter davantage distance et différence, comme les chemins obligés d'une possible rencontre. Quant aux désespoirs, si souvent pris pour des lâchetés, qu'en savons-nous ? Seuls ceux qui y sont passés ont le droit d'en parler. Et ceux-ci se taisent, car leur soif est sans remède et leur appel sans écho : la vie, trop étroite, ne saurait contenir –et encore moins combler- l'ampleur d'un désir que rien n'a jamais su tromper. Peut-on aimer la vie, -aimer tout court- sans en être « BLESSE » : blessures peut-être nécessaires pour pratiquer en nous la brèche indispensable à une irruption totale de la vie. Oui, je sais, il faut y croire...Mais je me dis : même sans croire à une « autre vie », qui serais-je, qui serions-nous –en celle-ci- sans nos « blessures » ? Ce sont elles qui nous empêchent de mourir de solitude et d'ennui dans le « palais de cristal » des âges atomiques. C'est en elles, et en elles seules, qu'on ose s'approcher de ceux qui souffrent sans risquer de s'entendre dire ; vous ne savez pas ce que c'est ! Leur braise ardente empêche à jamais que se refroidisse l'amour et que d'autres soient condamnés à mourir de froid. Elles font que les victimes seront pour toujours plus humaines que leurs bourreaux. Et nous ne cesserons plus de nous recevoir d'elles « capables de pardon ». J'entends, plus certain que tous mes désespoirs, le dernier murmure de leur confiance : les êtres disgraciés sont ceux qui n'ont jamais souffert. Et c'est sous l'empreinte de mes propres blessures que j'ai la ferme assurance de pouvoir dire : personne n'est jamais un être « fini » ! Car c'est aussi du côté du terme que sont les vrais commencements.